

Pour des contacts plus étroits entre toutes les écoles du monde

Fidèle à sa longue tradition, la C.E.L., invitée à la V^e conférence de la Fédération Internationale syndicale de l'Enseignement, se devait de se trouver présente à Vienne en août 1950, — comme elle ferait tout effort pour se trouver partout où des enseignants se rassemblent dans le but de défendre et d'améliorer l'Ecole.

D'ailleurs, un autre but précis, aurait été à l'esprit de chaque adhérent de la C.E.L. Il aurait désiré se documenter sur la possibilité de créer un réseau important d'échanges inter-scolaires entre tous les pays. Ce que nous avons créé entre nos classes françaises et légèrement étendu à la Belgique et la Suisse romande, pas un de nous ne voudrait négliger les possibilités de le réaliser à travers le monde. Les espérantistes ne seraient pas les derniers à le désirer. Et même avec les difficultés d'une langue différente par une étude technique rationnelle, nous serions sûrs d'arriver à mettre en contact des écoles dans le cadre international.

Nous ne pouvons concevoir de nous laisser influencer par des décisions arbitraires ; nous pensons que tous les enseignants aimant et travaillant pour la libération des enfants qui leur sont confiés, ont des points communs. Ce ne sont ni barrières, ni rideaux qui peuvent les faire disparaître. La C.E.L. ne peut que chercher des contacts élargissant le cadre loin de tout sectarisme.

C'est dans cet esprit, avec de bonnes intentions d'aller chercher une documentation concrète dans un but pratique, que je me préparais à partir en observateur. Signalons, en passant, que les visas pour la conférence furent refusés par les autorités françaises et qu'il me resta la liberté de prendre l'avion de Paris à Prague, histoire de me faire prendre le baptême de l'air et de me faire vérifier une nouvelle fois, l'accueil magnifique que savent faire les tchécoslovaques à leurs amis français.

Et ce fut enfin la conférence de Vienne. Je ne dirai rien de la bonne organisation des démocrates viennois, mais je ne peux oublier l'admirable dévouement qu'avaient pour nous Léo et Maria Brenner et Jalenko, qui enseignent le français à Vienne, qui aiment la France et son visage hospitalier. Ils furent réfugiés sur notre sol lorsque le fascisme s'empara de Vienne. Ils travaillèrent à la libération de notre patrie. Et les uns communistes et l'autre catholique, ils ont eu et ils gardent la même foi pour la libération humaine.

Nous avons eu tous loisirs pour prendre contact avec les représentants de tous les continents. Je voudrais, en quelques mots, donner une impression sur les amicales discussions que nous avons eues.

Les hasards du voyage me mirent en rapport

avec les délégués chinois. L'un d'eux, l'aimable Tchiou Ko Mine parlait très bien le français. Que de questions ne vous viendraient pas à l'esprit si vous étiez en face d'un « Fils du Ciel », sur son immense et formidable pays ? La lutte contre l'analphabétisme est engagée avec une vigueur exceptionnelle. Mon interlocuteur pouvait en parler, lui qui quitta l'université pour la prendre en main dans un district minier en pleine lutte libératrice. Et en 2 ans, de 90 %, le nombre des illettrés tomba à 18 %, toute population comprise. Il me parla de la langue écrite, très compliquée avec ses 200 caractères, mais très simple par l'absence de variations sur le genre, la conjugaison et autres difficultés où pâlit Roger Lallemand. Il me parla longuement du premier besoin de son pays : la Paix, qui fera naître beaucoup d'écoles.

Les Anglais m'apprentent que les femmes enseignant n'avaient pas encore conquis l'égalité des salaires avec les hommes, que leur système scolaire était un peu archaïque, que l'instituteur est moins payé que le manœuvre et que le policeman. Je suis persuadé que tout n'est pas bien pour les enfants des ouvriers de Londres. Et je loue, au passage, le courage de certaines jeunes déléguées qui sont allées à Vienne en faisant de l'auto-stop et en usant des auberges de jeunesse.

La Hongrie présente pour nous un intérêt spécial. Dans ce pays, des expériences pédagogiques sur une vaste échelle sont en cours. Il semble que déjà de substantiels résultats sont acquis. Je ne peux, dans le cadre de cet article, rentrer dans les détails, mais il serait heureux que la C.E.L. se tienne au courant. Très aimablement Béki m'a promis de faire le nécessaire.

Dans la délégation roumaine, nous avions la chance de trouver une directrice d'E.N. qui parlait couramment le Français, Marie Bénari. Les problèmes pédagogiques la préoccupaient autant que nous-mêmes. Acquis aux échanges, nous devrions trouver en elle un excellent auxiliaire pour amorcer des correspondances avec les écoles de son pays.

Les circonstances m'ont fait un ami du président des Syndicats des Instituteurs de la République Populaire Allemande — le camarade Ellrich, de Berlin. Je ne sais si on peut souhaiter un meilleur homme pour établir des rapports cordiaux et de multiples échanges avec nos voisins de l'Est. Toujours est-il qu'il est persuadé que, plus il y aura de contacts, plus il y aura d'échanges réalisés entre nos deux peuples, plus la paix sera défendue. Les correspondances du type C.E.L. auront en lui un vigilant défenseur et ne nous étonnons pas que dans la résolution commune sur les rapports des enseignants entre la France et l'Allemagne figure le paragraphe suivant :

« Ils décident d'organiser des échanges scolaires tant sur le plan pédagogique que sur le

plan syndical et humain, entre les enseignants comme entre les élèves (échanges d'expériences, documents scolaires, échanges personnels pendant les vacances, compétitions, etc... »

Nul doute que ces paroles trouvent un écho profond à la C.E.L. et les plus grandes aptitudes à les réaliser. Je me dois aussi de mentionner la satisfaction que m'ont donné les épreuves d'un superbe alphabet qui doit être édité actuellement. Il y est question de tous les enfants du monde qui veulent vivre en paix : le petit français, le petit noir, le petit jaune, le petit russe, le petit anglais, le petit chinois, le petit américain..., et cette suite de petits récits délicieusement illustrés, se termine par une grande ronde fraternelle. Dans cet esprit, nous pouvons, je crois, avoir quelques espoirs solides sur les échanges à entreprendre avec eux.

La délégation italienne, nouvelle adhérente à la C.E.L., représentait surtout, par sa composition, l'enseignement secondaire. Si elle nous a instruit sur l'effrayant analphabétisme de nos voisins, il a été plus difficile de voir nos possibilités d'échanges.

La délégation de l'U.R.S.S. m'a frappé par son application et par son sérieux. Le bilan élogieux des conquêtes scolaires de ce grand pays nous laisse rêveur. La considération dont jouit l'instituteur est énorme et, plus il se dépense pour la culture générale de ses concitoyens, plus il est rétribué. Son niveau de vie est en constante progression et la déléguée Anréieva donna, en conclusion, les chiffres des budgets sociaux et culturels en fonction du chiffre total des budgets nationaux. Gricove dénonça avec force le sectarisme de tous ceux qui ne veulent pas discuter et étudier scientifiquement chaque chose donnant une belle leçon à ceux qui classent comme bons, seulement ceux qui pensent entièrement comme eux, et mauvais tous les autres. Nous sommes heureux, à la C.E.L., de notre unité et de nos différences. Il est possible d'établir des liens entre nos écoles et des écoles de l'U.R.S.S.

Deux mongols étaient aussi à la conférence. La vie de l'un, Batoniegale, serait fort instructive à conter. Pasteur illettré à 14 ans, il est aujourd'hui professeur dans la capitale de ce petit pays très riche par ses matières premières et son immense élevage. Signe de son évolution.

Les U.S.A. étaient représentés par une forte délégation où l'on remarquait Feingoldem, l'un des 8 professeurs de New-York poursuivies en tant que dirigeants du syndicat des enseignants de la ville, en violation patente de la liberté d'opinion et la noire et souriante M^{me} Umbic, de Chicago, qui nous instruisit sur la condition misérable faite à l'enseignement des noirs. Nous avons appris avec étonnement que dans beaucoup d'établissements culturels, le concierge gagnait souvent plus que les enseignants. D'ailleurs, ceux-ci se vengent en quittant en masse le métier. Les possibilités de contact direct seront trouvées assez facilement, mais leur organisation reste difficile.

Les syndicats de langue espagnole, presque tous illégaux, avaient aussi leur délégué représentant l'Espagne républicaine, le Venezuela, l'Uruguay, le Paraguay, le Guatemala et autres pays d'Amérique Latine. L'oppression franquiste que l'on laisse loin de la vedette, étouffe l'école que la république avait mise en plein essor. La Fédération catholique des instituteurs (organe syndical légal) indique qu'étant donné le coût de la vie, les traitements des instituteurs et professeurs devraient être plus du double pour avoir pouvoir d'achat correspondant à celui qu'ils avaient sous la République.

9000 écoles ont été supprimées, tandis que le nombre d'enfants augmentait de 1.200.000. Le pourcentage d'illettrés atteint dans de nombreuses provinces 45 %. On peut penser que ces chiffres représentent de misère pour l'école et ses maîtres. Les temps de l'école Freinet de Barcelone sont plongés dans l'ombre fasciste.

Je pourrais aussi parler des impressions données par les délégations tchèques, bulgares, autrichienne..., mais les colonnes de *l'Educateur* ne sont pas élastiques. Pourtant, pour clore cette revue des délégations des 3.579.800 adhérents que compte la F.I.S.E., plus les organisations ayant envoyé des observateurs, je

signale combien l'assemblée a écouté avec attention Robin Gollan, observateur australien, renouveler à Vienne la proposition faite à Amsterdam, à la F.I.M., de réunir une vaste conférence groupant les délégués de tous les enseignants du monde et les chaleureux applaudissements qu'il recueillit prouvent que son idée devrait faire une bonne carrière.

Le groupement de ces gens si divers et si près les uns des autres donna une atmosphère si confiante, si fraternelle, que tous les présents devaient regretter de ne pas avoir à côté soit des amis laissés au pays natal, soit même des adversaires de bonne foi qui auraient pu juger de visu. C'était à qui serait le plus aimable et le plus serviable et la délégation française avait fort à faire pour ne pas rester en retard.

A travers tant d'amis, pouvait-on penser que la guerre pouvait éclater d'un moment à l'autre ? Etait-il possible que ce rassemblement si fraternel d'hommes et de femmes, débordants de cet internationalisme prolétarien, si attachés à leur patrie, comme le constatait déjà Jaurès, ne jurent pas d'unir leurs forces sur des objectifs sûrs pour lutter pour la Paix ?

Toutes les discussions l'ont montré.

(A suivre.)

André FONTANIER.